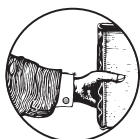


Catherine Le Goff

La robe

Une odyssée



FAVRE

Siège social

29, rue de Bourg
CH – 1002 Lausanne
Tél. : +41 (0)21 312 17 17 – Fax: +41 (0)21 320 50 59
lausanne@editionsfavre.com

Adresse à Paris

7, rue des Canettes
F – 75006 Paris

www.editionsfavre.com

Dépôt légal en janvier 2021.
Tous droits réservés pour tous les pays.
Toute reproduction, même partielle, par tous procédés,
y compris la photocopie, est interdite.

Mise en page : Lemuri-Concept
Couverture : Catherine Duval, Dynamic 19

ISBN : 978-2-8289-1898-9
© 2021, Éditions Favre SA, Lausanne, Suisse

« Sur les ailes du temps, la tristesse s'envole. »

Jean de La Fontaine

« Qui n'a pas de passé n'a pas d'avenir. »

Zohar

La vengeance

L'univers de Jeanne était une ferme au cœur des volcans d'Auvergne, au lieu-dit Viallard. Sa vie allait lentement, la journée au milieu du troupeau de chèvres, la nuit endormie dans la paille des vaches. On était en 1900, elle avait quatorze ans quand son destin prit un nouveau tournant. Le père, comme tous les mardis, descendait sa cargaison de fromages au marché; ce jour-là, il se retourna et lui fit signe de monter. «Et mes chèvres?» Jeanne s'était hasardée à cette question, sachant qu'il ne répondrait pas. Les voilà partis à Volvic, le père bourru, pipe collée à la bouche et elle, partagée entre la peine de laisser son troupeau et l'excitation de la nouveauté. Elle aida le vieux à dresser les étals, observant çà et là les clientes qui venaient. De temps à autre, son regard filait en hauteur, sous les bras dressés de Notre-Dame de la Garde. Elle se demandait: *Connaît-elle aussi bien que moi la montagne? Peut-elle, d'un coup de bâton, effrayer la vipère? Devine-t-elle l'orage avant qu'il gronde?* Prise dans ses interrogations, elle ne vit pas s'approcher une fille coiffée d'une cotonnade blanche, les joues saisies par le froid. «Alors, la Rose, combien d'œufs?» fit le père. La fille tendit son panier, faisant signe avec les mains d'en mettre dix. Le père lui demanda si elle travaillait toujours chez le bourgeois. Celle-ci confirma et lui relata que sa patronne venait de renvoyer la Maxende, cuisinière à leur service depuis des années. Le Fernand flaira l'occasion de proposer les services de Jeanne qui savait cuisiner; il demanda à la Rose d'en parler dès son retour au bourgeois. Les deux se regardèrent comme si le marché était déjà conclu. «Et mes chèvres? Ma montagne?» Les cris sortirent de la gorge de Jeanne sans qu'elle pût les étouffer. Une volée fondit sur elle, faisant valdinguer au passage une dizaine de fromages. Le retour vers Viallard se passa comme à l'aller, en silence. Mais ce n'était plus un silence vide. Celui de Jeanne était le même que celui du chien Toby quand il avait mal fait son travail de chien et omis de prévenir de la perte d'un chevreau. Un silence fait

de peur, de résignation. Jeanne avait vu son père et la Rose s'entendre. En quelques secondes, son horizon s'était vidé. Finis les montagnes dans ses quatre habits de saisons, le doux papillon qui se pose sur sa main, finis les siestes près du chien quand les bêtes sont au calme, le doux chant du rouge-gorge, et au loin, des clarines. Par la suite, il faudrait s'habituer à ne voir que des murs et son propre reflet dans les miroirs; c'est ce que sa sœur qui sert chez des notables de Riom lui avait raconté: «Ma petiotte, ils voient que des murs toute la journée.» Jeanne avait alors demandé: «Mais quand ils ouvrent la fenêtre, ils la voient bien, la montagne?», ce à quoi sa sœur lui avait répondu: «Leur montagne, c'est pas la même montagne que la nôtre, c'est une qui est loin, une qui est si loin qu'elle ne sent plus rien, elle ne respire pas, on dirait qu'elle n'existe pas.» En se souvenant des mots de sa sœur, Jeanne sentit son cœur se déchirer. Elle scruta avec dégoût le dos voûté du père qui fredonnait en songeant à ce que la solde de sa fille allait lui rapporter. Quand il se tourna, elle lui vit les yeux luisants comme deux lampions; elle crut entendre sortir de sa cervelle embrumée de vin un tintement de pièces. Les conditions de vie à la ferme étaient difficiles et les revenus variaient fortement d'une année à l'autre. Le Fernand, comme les autres petits exploitants, peinait à survivre. L'arrivée d'un apport financier comme le salaire d'un enfant était bienvenue. Si l'école était devenue obligatoire, le père en avait retiré ses enfants dès douze ans pour tous les mettre au travail, une de ses filles était déjà domestique, deux fils secondaient un exploitant, quant à l'aîné, il avait été embauché à l'usine Michelin de Clermont-Ferrand.

Dès le lendemain, la Rose attendait devant la ferme aux aurores. Le père intima à Jeanne de faire son baluchon et la carriole prit le chemin du village. À l'arrière, Jeanne ne pouvait retenir ses larmes. Elle n'avait pu dire au revoir à son jeune frère Janot qu'elle aimait tant, caresser ses chèvres affublées de noms de fleurs, enfouir sa tête dans le cou du fidèle Toby. Elle n'avait pu faire un dernier tour dans les champs, histoire de sentir sur ses chevilles la rosée du matin et voir de ses yeux la couleur du jour qui se lève. Elle maudit la raison pour laquelle elle se tenait sur cette carriole à bestiaux qui l'arrachait à sa vie, un savoir-faire culinaire développé depuis ses cinq ans quand elle avait été mise à contribution pour préparer les repas familiaux.

Toute l'année, c'était soupes, pain, potées de pommes de terre, avec, lors des fêtes les tourtes, les civets ; la liste de ses réussites était longue. Elle imagina tout oublier pendant les kilomètres qui la séparaient des Darmentière, si elle ne convenait pas, elle serait renvoyée ; dans son esprit, s'érigea un plan de bataille, pour le premier repas, elle allait volontairement mal doser les ingrédients, proposant, ainsi, un plat indigeste. Le bourgeois filerait comme une flèche vers les commodités et renverrait l'auteure de ce dérangement. Une voix intérieure lui chuchotait qu'elle courrait à la catastrophe, le Fernand avait déjà fait ses comptes ; peut-être même avait-il prévu, après l'avoir déposée, de pousser jusqu'à Riom pour acheter sa nouvelle carriole. Si elle était « remerciée », il lui tomberait dessus, peut-être même la tuerait-il ? Ça s'était déjà vu dans la région, un père qui rossait tellement qu'il ne savait plus ce qu'il faisait.

Faisant vite taire ces supputations, Jeanne entra chez les Darmentière, sûre d'en sortir le lendemain. L'espace la frappa. Vaste, vide. La seule salle de réception devait faire la taille de la pièce unique de vie pour la famille à Viallard. Son nez aiguisé ayant appris dès le sein de la mère à emmagasiner des milliers d'odeurs chercha en vain un arôme familier. Il n'y avait aucun bruit non plus si ce n'était à l'étage des chuchotements, et le pas feutré d'une très jeune fille, un plateau à la main. Rose l'amena aux cuisines, où s'affairait une servante. Ça sentait le caramel, le lait chaud. Le cœur de Jeanne se réchauffa, il y avait des odeurs familières qui la replongeaient dans les petits-déjeuners du matin lors de grandes tablées à la ferme, elle repensait aux bols de lait au miel. Rose lui prit des mains le baluchon et lui indiqua qu'elle dormirait en haut, sous les combles, elle retrouverait le soir ses affaires sur son lit. Dans l'immédiat, elle devait enfiler robe noire et tablier pour préparer le déjeuner. Jeanne montra de la tête la jeune fille. « Ah, c'est Gastienne, la fille du garde-chasse », fit Rose. La gamine observait la scène sans rien dire en touillant une espèce de mélasse ; Jeanne alla se passer les mains sous le jet d'eau froide puis s'approcha d'elle, lui prit doucement la spatule des mains, la posa, et revint triturer à pleines mains le mélange pour évaluer le désastre. « On va mettre plus de farine, passes-y, petiote. » L'autre s'exécuta. Jeanne plongea sa main dans la farine, évalua intuitivement la quantité

nécessaire et la saupoudra sur le mélange. Elle pressa le tout avec ses doigts, étirant la pâte qui s'était épaissie. « Les pommes ! » Gastienne avança le panier, prit un fruit et le pela, Jeanne l'imita ; en quelques minutes, la pâte recouverte fut mise au four et dora. C'est lorsque Jeanne lui demanda comment elle avait atterri ici qu'elle comprit à son silence que Gastienne était muette. Elle songea, au vu du peu de débrouillardise de sa voisine, à la médiocre pitance que les bourgeois avaient dû engloutir avant son arrivée. Pendant que Gastienne nettoyait les ustensiles, Jeanne fit le tour des buffets. Elle ouvrit les placards, allant de surprise en surprise. C'était un royaume pour une cuisinière qui avait là un attirail complet n'ayant pratiquement pas servi. Elle en déduisit que Maxende avait dû se cantonner à quelques plats réclamant peu d'efforts culinaires ; les palais des Darmentière avaient dû beaucoup s'ennuyer. Jeanne se sentit un élan, elle se mit en tête de mettre sur la table de ses maîtres un repas qui les épaterait. Envolé, le plan imaginé pour saper sa cuisine ! Galvanisée, elle sortit ingrédients, plats, torchons, et disposa le tout sur la table. Au bout de deux heures, la cuisine sentait le civet de lapin, les patates bouillaient dans la marmite, et du four émanait un léger grésillement, la tourte aux pommes y frémissait. Le moment de faire monter les plats arriva. Marcelle, la domestique aperçue à son arrivée, chargea les plateaux et les monta un à un. Jeanne s'assit sur la chaise, et piqua sa fourchette dans un morceau de Saint-Nectaire. Son ventre se noua. Elle se prit à désirer très fort que les assiettes revinssent vides. Marcelle redescendit en toute hâte : « Monsieur en redemande. » Jeanne tendit le reste de civet qui fut transvasé dans une assiette, elle y ajouta deux pommes de terre. La Marcelle reparti aussitôt. L'appétit de Jeanne revint, elle remplit une assiette de saucisson, pain, fromage, et mangea goulûment. Marcelle passait de temps à autre pour remonter des fruits, de la tourte aux pommes. Jeanne ne craignait plus le fiasco, elle avait la preuve que son déjeuner plaisait. La tête de Marcelle passa dans l'embrasement : « Ils veulent te voir maintenant. » Jeanne se lava les mains, défît son tablier, vérifia la mise de sa coiffure et monta. De loin, elle les vit, si différents l'un de l'autre. Monsieur était gros, la chaise le contenait à peine, il parlait avec enthousiasme d'une affaire d'argent. Au bout de la table, Madame tenait sur une moitié de chaise, elle était grande et ne mangeait pas, son assiette contenait un petit bout de viande à peine attaqué.

« Quel âge avez-vous, Mademoiselle ?

– Quatorze ans, Monsieur.

– Et comment savez-vous faire d’aussi bonnes choses ?

– Je sais, c’est tout, Monsieur. »

Le visage de Jeanne avait viré au rouge. Personne ne lui avait fait de compliments avant. Quand elle servait la tablée de huit à la ferme, les écuelles se vidaient dans un silence souillé de lapements gutturaux. Mais rien de ce compliment qu’elle venait d’entendre. Elle savait qu’elle avait du talent, toutes les assiettes étaient vides quand elle les reprenait. Mais le Darmentière avait sur elle des yeux bons, justes. Elle ne savait pourquoi elle eut d’un coup envie de se surpasser, de continuer à avoir sur elle ce regard. Face à lui, la dame était restée sèche, bouche pincée. Jeanne vit de plus près qu’elle n’avait pas touché à la cuisse de lapin. Elle ne dit mot mais ne quittait pas Jeanne des yeux. Qu’est-ce qui la dérangeait le plus, le fait que son mari ose s’adresser à une petite domestique ou qu’il lui fasse un compliment ? Jeanne sentit tout de suite que cette femme ne lui apporterait rien de bon, qu’il allait falloir s’en méfier. Allait-elle la tester pour tenter de lui faire prendre le chemin de la Maxende ?

Quand les Darmentière rentrèrent à la Varenne, leur résidence principale, Jeanne rejoignit la ferme et ses chèvres. Le père lui faisait des yeux de miel, sa cuisine avait plu et il fut convenu qu’à chaque venue des bourgeois dans la région, Jeanne serait leur cuisinière. Pendant quatre ans, il en fut ainsi. Il arrivait désormais qu’en montagne, au milieu de ses chèvres, Jeanne rêvât à la cuisine des Darmentière, qu’elle imaginât tester des recettes, cueillant à cette fin herbes et plantes qu’elle faisait sécher pour de nouvelles sauces. Un soir, au repas, le père lâcha : « Une place comme ça, on n’dit pas non. » Le vieux était dressé au bout de la tablée, son visage doublé de volume, ses pognes serrées autour de l’assiette. Jeanne se hasarda à lui répondre : « Si je pars, c’en sera fini pour moi de l’Auvergne, je verrai plus ma montagne. » Frères et sœurs ne mouftaient pas, ils gardaient leurs nez collés à leurs potées. Elle sentit dans sa main glisser la menotte de Janot. En se penchant vers lui, elle lui vit les yeux

rougis. « Pauvre dinde, crois-ti qu’j’ peux m’passer d’ces sous ? la toiture est à refaire pour c’t’hiver. C’est au trot qu’tu vas y aller à Paris. » Le père ne se calmait plus, il beuglait, postillonnant à tout-va. Darmentière lui avait dit que leur cuisinière attirée les avait quittés, Jeanne apprendrait plus tard que cette dernière avait, comme Maxende, fait les frais de la jalousie de la bourgeoise. Les Darmentière cherchaient quelqu’un pour la Varenne de toute urgence et avaient adressé la veille au Fernand un pli avec l’argent pour un aller en train Clermont-Paris. La valise de Jeanne fut vite faite, elle avait peu d’affaires et ne pouvait emporter ce qui devrait servir aux sœurs. Elle alla sur la tombe de la mère faire une prière, lui dit qu’elle lui manquait tant mais qu’elle comptait lui faire honneur chaque jour que l’Éternel offrirait en mettant dans l’assiette du Darmentière de quoi étonner son palais. Elle serra fort contre elle son Janot, songeant que lorsqu’elle le reverrait, il la dépasserait en taille probablement. Elle sécha leurs larmes respectives en lui promettant qu’elle ne l’oublierait pas. Pour le faire rêver, elle lui promit de lui envoyer rapidement une carte postale avec, dessus, la photo de la tour Eiffel. Enfin, elle fit le tour de ses chèvres, mémorisant les caractéristiques de chacune. Elle posa sa main sur la tête de Toby : « Je ne peux pas t’emmener, mon bon chien ; à la ville, tu deviendrais fou. » Elle ne savait plus de quelle nature était sa tristesse : quitter sa terre pour plusieurs années ou perdre le fil de tous ces liens. Cela faisait longtemps depuis la mort de la mère qu’elle avait compris qu’il n’y avait pas d’amour à espérer du vieux. Elle était, pour lui, une garantie financière, rien de plus. Mais il y avait le rythme de la vie à la ferme auquel elle était habituée, après les rudes besognes de la terre, les veillées d’hiver les soirs étaient un moment de partage avec les autres, elle aimait aussi les fêtes au village, l’ambiance des foires.

Deux jours plus tard, elle se tenait dans sa robe noire et son tablier blanc, dans la cuisine des Darmentière à la Varenne-Saint-Hilaire. Ses tâches n’étaient pas différentes de celles effectuées en Auvergne, à ceci près que lorsqu’elle faisait le marché, les produits ne lui semblaient pas d’aussi bonne qualité. Elle s’adapta, cherchant de nouvelles recettes, les poulets aux petits pois prirent la place des potées de chou et des tourtes. Jeanne découvrit chez les Darmentière un autre monde. Même l’égrainement des heures y était différent.

Ses patrons faisaient partie de la « bonne bourgeoisie », une catégorie de bourgeois aisés avec un revenu annuel moyen de cinquante mille francs, propriétaires d'une demeure spacieuse et d'une résidence d'été en Auvergne, chacune avec trois à quatre domestiques. Madame était de la haute bourgeoisie, condition supérieure à celle de son époux qu'elle ne manquait pas de laisser transparaître à certaines occasions. Son père, industriel puissant de la sidérurgie, avait garni sa dot de quelques avantages conséquents dont l'accès à un château sur la Loire entouré de nombreux hectares. De nature rêveuse, Madame faisait peu dans ses journées, elle passait la plupart de son temps à lire dans son fauteuil. Parfois, elle tenait salon, ces dames jouaient au bridge, brodaient ou causaient de ce qu'elles avaient lu dans des revues pour dames autour d'un thé. Les discussions étaient ponctuées de ricanements discrets; Jeanne comprit qu'elles n'hésitaient pas à critiquer l'une des leurs qui n'avait pu se joindre à elles. La mesquinerie des femmes était pour Jeanne un terrain inconnu, elle n'avait côtoyé que le fonctionnement basique des chèvres. Perdant sa mère à cinq ans, elle n'avait eu de contact féminin que celui de ses deux sœurs aînées, l'une réservée et l'autre, handicapée. Elle découvrait, en épiant les conversations de Madame et ses congénères, un monde d'hypocrisie. Il était fréquent que sitôt le troupeau de robes et chapeaux plumés parti, Madame téléphonât à une autre amie pour relater déformés les propos entendus, rire d'une tenue outrancière, voire salir un mari innocent. Jeanne comprit que Madame avait deux visages, celui terne des repas avec Monsieur, elle n'y mangeait rien, ouvrait à peine la bouche pour acquiescer et celui des réceptions, elle y était une femme animée prenant un rire de gamine, les paupières battant sur ses yeux comme deux papillons excités. Son appétit décuplait, elle se gointrait de biscuits et de crème jusqu'à se faire vomir après le départ des invités. Darmentière était un homme occupé entre son étude notariale et ses repas d'affaires. Il rentrait d'humeur toujours égale, se vautrant dans son crapaud et attrapant son journal et entre deux bouffées de cigare, émaillait sa lecture d'onomatopées. Ses pieds dans les chaussons de laine opéraient un va-et-vient frénétique quand il découvrait une nouvelle affriolante. Une affaire lui était passée sous le nez, le journal était plié en deux secondes pour atterrir sur la pile des rebuts. Madame ne saluait pas son époux à son retour; les retrouvailles avaient lieu au dîner. Jeanne

supposait que ces deux-là n'étaient pas liés d'amour, car si c'en était, ils cachaient leur jeu. Les cloisons transpiraient, leurs voix s'entremêlaient parfois de cris faits de reproches et d'acidité. Il était question d'un enfant qui n'était jamais venu, d'une fortune dilapidée, et d'une certaine Ophélie, que Monsieur avait connue lors d'une cure. Jeanne entendait la voix de Madame devenir plus aiguë, elle traitait le notaire de menteur, menaçant de plier bagage, la porte claquait et le silence revenait quelques minutes plus tard, comme si de rien n'était. L'atmosphère de la vie des Darmentière s'infiltrait peu à peu dans les veines de Jeanne, conditionnant les choix des repas qu'elle préparait. Si c'était tendu, elle choisissait des mets plus sucrés pour adoucir leur palais. Quand l'ambiance était terne, elle pimentait, osait des chemins exotiques, le sucre avoisinait le sel. Quand les deux époux étaient rabibochés, le chocolat amer avait bonne place auprès de la tasse de café, et le rhum imbibait généreusement les biscuits.

Lorsque Monsieur, le matin, avait pris sa valise, indiquant par là un déplacement en province pour ses affaires, sonnait à la porte quelques minutes plus tard un dandin que Madame se pressait d'accueillir elle-même. Les deux disparaissaient dans le petit salon. Jeanne percevait murmures, gloussements et soupirs. Les domestiques comprenaient aussitôt qu'ils devaient se faire plus discrets que d'habitude, ils servaient le regard fuyant ou sortaient faire une course. Rien vu, rien entendu. Le contraire eût été un renvoi sur-le-champ. La Marcelle était dévolue à l'effacement de tout ce qui eût pu trahir le secret, elle changeait les draps, jetait les cigares, nettoyait des odeurs de parfums poivrés dont le jeune amant s'aspergeait. Jeanne détestait intérieurement le jeu de Madame, d'autant que celle-ci y associait son personnel, menant les honnêtes vers la duperie. Ne connaissant rien aux choses de l'amour, Jeanne plongée dès ses quinze ans dans ce vaudeville, songea que le couple serait peut-être aussi pour elle un chemin bordé d'épines. Elle se disait que quand Monsieur rentrait de son étude, même s'il était harassé, il ne pouvait ignorer les joues rosées de plaisir de Madame ni sa robe très colorée. Se pouvait-il qu'il imaginât qu'un autre était passé par là ? Ou bien, le tolérait-il, faisait-il de même de son côté lorsqu'il était absent ? Un soir, Jeanne eut la réponse à toutes ces questions. En montant vers sa soupente, elle passa devant le bureau ouvert de Monsieur. Elle, qui n'avait de

curiosité que pour la nature et sa cuisine, se posta un peu plus loin dans le couloir pour épier. Cet homme dont la carrure l'impressionnait pleurait. Jeanne crut distinguer entre deux sanglots « Elle ne m'a jamais aimé. » Le lendemain, Jeanne redoubla d'effort pour varier le menu afin de surprendre le notaire et sa gourmandise insatiable. Les repas furent des moments de plus en plus attendus. Monsieur était comme un enfant, il nouait sa serviette derrière son cou, prunelles brillantes de curiosité. C'est à ce moment où le bonheur revenait dans l'existence du bourgeois que le sort de Jeanne se joua dans cette maison. « Jeanne, vous êtes une reine de cuisinière, vous avez des doigts de fée. » Les compliments sortaient de la bouche de Darmentière généralement après le dessert, quand Jeanne apportait la liqueur. Elle baissait la tête, rougissante : « Monsieur exagère, ce n'est rien qu'un petit soufflé ». Au lieu de se calmer, l'autre renchérisait à coups de mots sucrés, visiblement les seuls de l'heure de repas. Le reste des agapes s'était en effet déroulé dans un silence émaillé de brefs dialogues insipides. Le visage de l'épouse commença à se crispier dès qu'un compliment sortait. Elle remarquait que cette « rien du tout » sortie de sa ferme prenait de plus en plus d'importance dans le quotidien de son mari. Elle assistait à la métamorphose du notaire passant du sérieux habituel à la gourmandise. Devant la table qui se dressait, il se mettait à chantonner, bâclant la lecture de son journal, pour arriver plus vite aux agapes, il allait même jusqu'à délaissier le cigare pour éviter de se gâcher le palais avant les délices.

Au fil des mois écoulés, les capacités de Jeanne s'étaient confirmées, le notaire ne manquait plus un seul repas. Il installa un rituel deux fois par semaine, rentrant le midi afin de profiter davantage de ce qu'il appelait « sa dégustation ». Le fossé entre les deux époux s'était creusé. À mesure que la bouche joviale du notaire se remplissait, la mine de la Darmentière se crispait de dégoût. Elle accueillait les compliments pour Jeanne comme autant de sources de jalousie, car si elle n'aimait pas son mari, elle ne tolérait que ce dernier puisse s'intéresser à une autre. C'est ce que s'imagina cette grande bécasse, être victime d'une machination, son notaire derrière les louanges à propos des tartes envoyait une invite à la jeune Auvergnate. Il n'en était évidemment rien. Le notaire n'avait pour Jeanne qu'une affection, de celle qu'un père aurait eue pour la fille d'un second lit, guère

plus, il vouait en revanche une dévotion à ses doigts de magicienne. Son nez réclamait maintenant chaque jour sa dose de fumet de ragoût, de madeleine et d'épices. Intelligent, le notaire avait compris que la tête de Jeanne avait un horizon bien plus vaste que celui de la chaîne des volcans, il en fallait des neurones pour mélanger savamment les arômes, mesurer au centigramme près les ingrédients pour obtenir des génoises légères comme des plumes d'oiseau. Plus le temps passait, plus la montagnarde maigrichonne s'entourait de mystère. Avait-elle eu dix vies pour aller puiser des idées en Inde ou au Maghreb pour telle ou telle recette ? Le talent de Jeanne reposait sur sa grande imagination, mais aussi sur le fait que là-haut, par le passé, sous le cagnard de l'été, lorsque les chèvres alanguies dressaient autour d'elle leur tapis de laine, elle apprenait à lire sur des livres de recettes. À Volvic, une institutrice avait ramené de Paris des valises de bouquins de son cuisinier de père disparu. Elle venait chercher au marché des fromages et du beurre et avait repéré chez Jeanne des signes d'intelligence que seul un instituteur pouvait déceler. Elle parla au vieux du fait que sa fille trouverait beaucoup de joie à étudier en plus de la classe, qu'elle tenait à sa disposition des livres. Mais c'était sans compter la tête butée du père qui se voyait menacé de perdre une cuisinière doublée de deux mains utiles pour le troupeau et la traite. Il n'était pas encore question à l'époque de faire travailler Jeanne pour lui soutirer la moitié de sa paye, elle avait sept ans et quand elle n'était pas à l'école, elle travaillait à la ferme comme une adulte. Ce ne fut pas faute d'insister ; chaque venue pour ses courses était l'occasion pour l'institutrice de remettre ça, ne se laissant pas démonter par ses refus de plus en plus brutaux. Jusqu'au jour où, las de voir *la Parisienne le tanner*, le père menaça Jeanne : « Si tu écoutes les dingeries de cette tourbe, c'est la volée. »

Une relation de complicité, si tant est qu'on puisse parler de « complicité » entre une adulte et une enfant, se noua entre la fillette et l'enseignante. Cette dernière avait vu juste, le cerveau de Jeanne ne demandait qu'à se remplir. Dès que le vieux avait les yeux tournés, l'institutrice glissait un livre sous une cagette de saucissons, que Jeanne cachait ensuite sous son tablier. Le mode de transmission s'ajusta au fil des mois, Jeanne avait demandé pour ses huit ans une besace de toile de lin « pour y glisser un paletot pour les marchés ».